PQ
2472
.8C3
no 14

Association Internationale des Amis de Pierre Loti

Cahiers
PIERRE LOTI

Numéro 14

Novembre 1955

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES AMIS DE PIERRE LOTI

3, avenue Octave-Gréard, Paris (7e).
Chèque-Postal PARIS 87-07-64.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : M. Claude Farrère de l'Académie Française.

Vice-Présidents : M. le Baron Chasseriau. † 1955.
M. Jean Marie, Président de la Compagnie Générale Transatlantique.
M. Henri Cangardel, Président d'honneur de la Ligue Maritime et d'Outre-Mer.

Administrateur délégué : M. Robert Guéneau.

Directeur des « Cahiers Pierre Loti » : Capitaine de Frégate Albert Vulliez.

Secrétaire : M. Jacques Sorbets.

Membres : MM. Samuel Loti-Viaud.
Mme Odette Valence.
Mme Magné de Lalonde.
Fernand Laplaud, Secrétaire général honoraire, fondateur.
Médecin général de la Marine André Ragot.
Capitaine de Vaisseau Maurice Guierre.
Capitaine de Vaisseau Pierre Sizaire.
Jean Denizet.
Paul Jarly.
René Maurice.
Camille Mémain.
André Moulis.
Claude Rey.
Alfred Sexer.
Étienne Taillemite.

Cotisation annuelle : France et Union française ..... 500 fr.
Étranger ..... 600 fr.
Membres bienfaiteurs (au moins) .....1.000 fr.
Membres fondateurs (rachat de la cotisation bienfaitrice)
(y compris l'abonnement aux Cahiers)

Prière d'adresser la correspondance à Monsieur Robert GUÉNEAU, 13, Avenue de Saint-Mandé, Paris (XIIe).

COMITÉ D'HONNEUR

Les Villes d'Hendaye ; Paimpol ; Rochefort-sur-Mer ; Saint-Pierre d'Oleron.

Mesdames : Myriam Harry, Raymonde Lefèvre, Odette Valence.

L. L. Excellences : Numa Menemencioglou, Ambassadeur de Turquie.
A. H. Estehaj, Ambassadeur d'Iran.
Stanislas Ostrorog, Ambassadeur de France à New Delhi.
Louis Joxe, Ambassadeur de France en U. R. S. S.
L. Hermite ancien Ambassadeur de France.

Messieurs : Edouard Herriot, de l'Académie Française.
André Marie, ancien Président du Conseil.
Jacques Gavini, ancien ministre.
Louis Jacquinot, ancien ministre.
Jacques Jaujard, Directeur général des Arts et Lettres.
Julien Cain, de l'Académie des Beaux-Arts, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale.

N° 14 Cahiers PIERRE LOTI NOVEMBRE 1955

Chèque postal : Paris 87-67-64

SOMMAIRE

Pages

L'Association 2

Pierre LOTI. A Pékin (Journal inédit 6e partie) 3

Lucia GRAFFI ACCAME. Je suis venue d'Italie 8

Henry BORDEAUX. Mes souvenirs sur Pierre Loti (II) 12

René HENRIOT. A bord du cuirassé *Formidable* 16

HORS-TEXTE : Le cuirassé *Formidable* 17

Docteur R. BOURRIAU. La correspondance Pierre Loti-Ludovic Halévy (III) 22

Robert GUÉNEAU. Istanbul 1953 (8e partie : Fin de l'enchantement). 28

VARIÉTÉS. Lectures. Nécrologie. Correspondance 31

Service bibliographique 33

Directeur : Capitaine de Frégate (R.) A. VULLIEZ

Rédacteur en chef : André MOULIS

Administrateur : R. GUÉNEAU, 13, avenue de Saint-Mandé. Paris (XIIe)

L'ASSOCIATION

Dans son numéro du 24 septembre, l'hebdomadaire de la Marine *Cols Bleus* rend compte d'une cérémonie au cours de laquelle M. Adolphe Robineau, président des anciens marins rochefortais, a été fait chevalier de la Légion d'honneur. Par ailleurs, nous lisons que le Médecin-Général Galiacy a été promu à la 1re classe de son grade.

Toutes nos félicitations à nos éminents amis.

Nous souhaitons la bienvenue aux nouveaux adhérents inscrits au cours du trimestre écoulé : 488. M. Alexandre Bretzner (Epinal). — 489. Commandant Georges Bertrand, capitaine au long cours (Marseille), qui s'est inscrit comme membre bienfaiteur. — 490. Mlle Marie-Claire Lepabic (Paris). — 491. M. René Pluvinage (Maisons-Alfort). — 492. La Ville de Rochefort, qui a souscrit un abonnement bienfaiteur. — 493. M. Albert Ponsin (Lavelanet). — 494. M. Raoul Bougnaud (Paris). — 495. M. René Pichard du Page (Versailles). — 496. Mme Muriel Doublet (Saint-Cloud). — 497. Mme Madeleine Moser (Paris).

En outre nos amies la Comtesse de Boissard (Hendaye) et Mme Decker (Paris) déjà membres titulaires se sont inscrites comme bienfaitrices.

Par contre, nous avons dû radier huit adhérents qui ont refusé de payer les Cahiers qu'ils avaient reçus.

Pour la plaque à apposer sur la Maison de Bretenoux, nous avons reçu (2e liste) : M. Henry Bodart (Bruxelles) 1.000 fr. Mme Raymonde Lefevre (Saint-Mandé) 500 fr. M. Marcel Eon (Nantes) 300 fr. Médecin-Général Ragot (Toulon) 1.000 fr. Anonyme : 5.000 fr. Docteur R. Bourriau (Versailles) 500 fr. Mlle M. T. Genier (Mallevialle) 200 fr. Toute notre reconnaissance à ces généreux amis.

Le devis total pour cette plaque se monte à 29.000 francs. A ce jour nous avons recueilli 21.400 francs.

Nous présentons nos sincères condoléances à ceux de nos amis qui ont été frappés dans leurs affections : Mme Magne de Lalonde, membre de notre Conseil d'aministration, qui a perdu son père, M. Cadars-Jarly, également membre du Conseil, qui a perdu sa femme.

Nous prions instamment ceux de nos amis dont l'abonnement partant du 1er juillet n'a pas encore été renouvelé, de le faire sans autre retard. Les intéressés trouveront le présent alinéa coché au crayon rouge et une formule chèque-postal encartée.

La rentrée des abonnements est vitale pour nos *Cahiers*. Au début de janvier, nous espérons n'avoir aucun mandat-recouvrement à adresser aux retardataires.

Nous rappelons que, par mesure d'économie, il n'est pas accusé réception des cotisations (sauf pour les dons bienfaiteurs).

Notre imprimeur nous avise d'une nouvelle augmentation de 8 %, en raison du légitime réajustement des salaires ouvriers. Cette majoration, venant s'ajouter à celle subie en janvier (10 %), rend fort précaire notre situation financière.

A sa prochaine séance notre Conseil aura à décider d'une éventuelle augmentation de l'abonnement-cotisation. D'ores et déjà nous demandons à ceux qui s'intéressent à notre effort de porter librement leur cotisation à 600 francs (somme encore inférieure au prix de revient des 4 Cahiers annuels); et que tous ceux qui le peuvent s'inscrivent comme membres bienfaiteurs. Merci.

JOURNAL INTIME INÉDIT DE PIERRE LOTI

(6e partie : A Pékin)

Jeudi 18 octobre. — Dernière étape, à cheval. Départ avant jour de notre jonque, devant Tong-Tchéou.

Longue route monotone, par un matin sombre et froid, à travers des villages saccagés d'aspect lamentable, à travers des champs de maïs et de sorghos brûlés par les premières gelées. Une petite pluie fine, rendant plus tristes les choses.

Par moments, on dirait nos campagnes en automne si, de temps à autre, de grandes stèles en granit posées sur d'énormes tortues étranges ne venaient rappeler la Chine. Et puis, des tombeaux et des tombeaux, les uns dans des bois funéraires d'arbres sombres. Sur cette route que nous suivons, des convois de troupes, d'ambulances, de toutes les nations. Des pillards dans les ruines des villages.

Dix heures. Un détour pour voir en passant le mausolée d'une impératrice. C'est au bord d'un étang qui est une macération de cadavres, avec des têtes de mort surgissant çà et là des roseaux, un bois d'arbres sombres, un portique et une avenue de stèles de marbre blanc.

La pluie fine tombe. Les lotus, fripés par la gelée, retombent sur l'eau froide.

Encore une demi-heure et, tout à coup, de derrière les arbres, la muraille de Pékin apparaît, chose géante, d'aspect babylonien, muraille noire, de plus de quarante kilomètres. Jamais chose plus lugubre et en même temps plus surhumaine ne m'était apparue, dans le grand silence et la lumière grise d'un matin brumeux d'automne. C'est haut dans le ciel, haut comme une cathédrale, et cela s'en va à perte de vue, cette muraille noire, flanquée d'énormes bastions carrés. Sur chaque créneau un corbeau croasse à la mort. Pas un passant aux abords de cette ville, personne. Au pied des murs, une zone de terrain grisâtre, ravinée, poussiéreuse, sinistre, avec des lambeaux de vêtements qui traînent, des os et des crânes.

Et nous nous avançons en silence, sous l'oppression de ce Pékin jamais vu, dont le nom seul est pour imposer et qui vient de faire au-dessus de nos têtes cette apparition déconcertante et soudaine.

Maintenant, de là-bas devant nous, d'une percée dans la muraille colossale et noire, d'une porte, commence de couler vers nous une caravane mongole — dans ce même silence toujours où les corbeaux croassent à la mort. A la file incessante, les chameaux monstrueux, tout en four-

rure, avec d'énormes manchons aux pattes, des crinières comme des lions, défilent lentement et sans fin le long de nos chevaux qui s'effarent ; leurs pieds s'enfoncent dans la poussière noire qui assourdit leurs pas et le silence n'est pas rompu par leur marche. Les quelques Mongols qui les mènent, figures cruelles et lointaines, nous jettent à la dérobée un regard hostile. La caravane est passée, sans un bruit, aperçue à travers un voile de pluie fine et de poussière noire, comme une caravane fantôme. Et nous nous retrouvons seuls, sous la muraille prodigieuse, infinie, du haut de laquelle les corbeaux nous regardent.

Enfin les portes, épaisses comme des tunnels, doubles, triples, se contournant sous les lourdes et puissantes maçonneries, portes surmontées de donjons à meurtrières qui ont cinq étages de toitures courbes, qui sont des choses colossales et noires, posées sur la muraille noire.

Nos chevaux enfoncent profondément dans la poussière que le vent glacé promène en tourbillons aveuglants, malgré la petite pluie, la neige fondue qui fouette le visage.

Et nous entrons dans les ruines, dans le pays des décombres et de la cendre. Quelques mendiants dépenaillés, grelottant sous des loques bleues et d'affreux chiens engraissés de cadavres. Des ruines et des ruines. De longues rues, encore tracées parmi les éboulements de murs et les débris avec, de distance en distance, des restes de barricades qui étaient faites de briques grises amoncelées. Toujours des petites briques grises, des myriades de petites briques grises. C'est avec ces matériaux presque uniques que Pékin était bâtie ; ville de maisons basses, n'ayant jamais qu'un rez-de-chaussée et qui étaient revêtues de boiseries sculptées et dorées ; ville qui laisse un champ infini de lamentables petites ruines, à présent que le feu a passé, et la mitraille, émiettant toutes choses, ajoutant au gris des petites briques éboulées le gris monotone des cendres.

Voici que nous entrons dans la rue des Légations, le quartier des Européens, sur lequel on s'est le plus acharné. Tout est en ruines, il va sans dire ; il ne reste plus que des pans de murs et, de droite et de gauche, par des échappées, on perçoit qu'au loin tout est pareil amas de décombres, de petites briques grises et de poutres calcinées. Mais les pavillons d'Europe flottent ici partout et il y a dans cette rue un continuel va-et-vient d'uniformes, soldats, officiers, cavaliers de toute arme et de toute couleur.

Le pavillon de France et l'entrée de ce qui fut notre légation, avec deux monstres de marbre blanc ainsi qu'il est d'étiquette devant tous les palais de la Chine. Des soldats de chez nous gardent cette porte que je franchis avec recueillement, au souvenir des héroïsmes qui l'ont si longtemps défendue.

Je mets pied à terre dans une première cour, parmi des débris de toute sorte et des ruines. Les murs de cette cour sont tellement criblés de balles que l'on dirait une gageure, un amusement ; ils ressemblent à des écumoires.

A ma gauche, la maison du chancelier où s'étaient réfugiés les braves défenseurs du lieu parce qu'elle était plus abritée. Elle n'est pas détruite et c'est là que l'on a offert de me recueillir.

A ma droite, la légation proprement dite que des mines chinoises ont anéantie ; il n'en reste plus que quelques pans de murs et un immense tumulus de décombres.

Devant moi, le jardin, où dorment, ensevelis en hâte, sous des grêles de balles, ceux de nos braves matelots qui furent fauchés pendant le siège. Les arbres, qui s'effeuillent au vent glacé, sont déchiquetés par la mitraille. Et, sous le ciel bas et lugubre, des flocons de neige passent en fouettant... Il faut se découvrir, en traversant ce petit bois étrange, car on ne sait pas sur qui l'on marche ; les places qui seront marquées bientôt, je n'en doute pas, n'ont pu l'être encore ; on n'est pas sûr, en passant, de n'avoir pas sous les pieds quelqu'un de ces morts qui mériteraient tant de couronnes.

La maison du chancelier, presque épargnée, un peu par miracle, c'est là que les défenseurs habitaient pêle-mêle et dormaient par terre, diminués de jour en jour par les balles, vivant sous la menace incessante de la mort. Ils étaient là, une cinquantaine de matelots avec un officier, le lieutenant de vaisseau Darcy, et un aspirant, qui dort à présent dans la terre du jardin, frappé d'une balle en plein front. Quelques volontaires s'étaient joints à eux, qui faisaient le coup de feu dans leurs rangs, sur les petites barricades ou sur les toits. Et deux étrangers, M. et M^me^ de Rosthorn, de la Légation d'Autriche.

L'horreur de ce siège, c'est qu'il n'y avait à espérer aucune merci si l'on se rendait à bout de forces et à bout de vivres : c'était la mort, et la mort avec d'atroces raffinements chinois pour prolonger des paroxysmes de souffrance.

Aucun espoir de s'évader non plus, par quelque sortie suprême ; on était au milieu des grouillements d'une immense ville, on était enclavé dans un dédale de petites bâtisses sournoises, abritant une fourmilière d'ennemis, le tout emmuré dans le colossal rempart noir de Pékin.

C'était pendant la période torride de l'été chinois. Le plus souvent, il fallait se battre quand on mourait de soif, quand on était aveuglé de poussière, sous un soleil aussi destructeur que les balles, et dans l'incessante et fade infection des cadavres.

Et une femme était là, avec eux, élégante et jeune, cette M^me^ de Rosthorn, cette Autrichienne à qui il faudrait donner une de nos plus belles croix françaises. Seule, au milieu de ces hommes en détresse, elle soutenait les cœurs par son inaltérable gaieté de bon aloi, elle soignait les blessés, leur préparant des plats de ses propres mains. Et puis s'en allait charrier des briques et du sable pour les barricades.

Autour des assiégés, le cercle se resserrait de jour en jour, à mesure que leurs rangs s'éclaircissaient et que la terre du jardin s'emplissait de morts. Ils perdaient du terrain pied à pied, disputant à l'ennemi qui était légion, le moindre pan de mur, le moindre tas de briques. Et quand on

les voit, leurs petites barricades de rien du tout, faites en hâte la nuit, et que cinq ou six de nos matelots réussissaient à défendre (on n'en pouvait plus mettre davantage) il semble vraiment qu'à tout cela un peu de surnaturel se soit mêlé. Quand, avec l'un des défenseurs du lieu, je me promène sous ce ciel sombre, écoutant ses explications de témoin, et qu'il me dit : là, au pied de ce petit mur, nous les avons tenus tant de jours ; là, devant cette petite barricade, nous avons résisté une semaine — cela semble un conte héroïque et merveilleux.

Oh ! leur dernier retranchement. C'est là, tout à côté de la maison, dans ce jardin (qui n'est plus qu'une steppe de terre grise, piétinée dans les perpétuels petits combats à bout portant, retournée pour les trous où l'on jetait les morts), c'est là, à quelques pas du kiosque de la musique, un petit fossé creusé en hâte la nuit avec, sur la berge, un amas de sacs de terre et de sable : tout ce qu'ils avaient pour barrer le passage aux meurtriers et aux tortionnaires qui leur grimaçaient la mort, à six mètres à peine, derrière des pans de murs. Et ces six mètres, ce « terrain contesté », était précisément le petit cimetière pour lequel on tremblait, car c'est une habitude chinoise de déterrer et de violer les morts ; c'était le point où l'on avait, le plus longtemps possible, enterré ceux que l'on perdait chaque jour. Oh ! l'étrange petit cimetière, avec ses bosses de terre grise, ses arbustes fracassés, hachés par les balles. On y enterrait encore sous le feu à bout portant des Chinois, et un vieux prêtre à barbe blanche — devenu depuis un martyr dont la tête fut promenée par les rues — disait tranquillement sur les tombes les prières des morts, malgré tout ce qui sifflait dans l'air autour de lui, et fouettait, et cassait les branches.

S'ils avaient franchi ce petit cimetière, les Chinois, et escaladé le pauvre petit retranchement suprême en sacs de sable cousus dans des rideaux, pour tous ceux qui étaient là, c'était l'horrible mort avec des rires, les ongles arrachés, les pieds tenaillés, et la tête ensuite promenée en musique avec des danses.

Elle restait là quand même, la gentille étrangère, qui aurait si bien pu s'abriter ailleurs, à la Légation d'Angleterre par exemple, où s'étaient réfugiés la plupart des ministres avec leurs familles, au centre même du quartier défendu par quelques poignées de braves. Mais non, elle restait là, en ce point brûlant qu'était la Légation de France — d'ailleurs la clef et la pierre d'angle de tout le quadrilatère européen, et dont la perte eût amené le désastre général.

On les attaquait de tous les côtés et de toutes les manières, avec des cris et des fracas soudains de trompes et de tambours, souvent aux heures les plus imprévues de la nuit. Ils entendaient parfois des milliers d'hommes hurler à la mort — et il faut avoir entendu hurler des gosiers de Chinois pour connaître ces voix qui glacent. Et des gongs rassemblés sous les murs leur faisaient un bruit de tonnerre.

Parfois, d'un trou soudainement percé dans un mur, sortait sans bruit et s'allongeait une perche de vingt ou trente pieds, avec du feu au bout, de l'étoupe et du pétrole enflammés, et cela venait s'appuyer contre

les toits, pour allumer sournoisement des incendies. Et c'est ainsi qu'une nuit furent brûlées les écuries de la Légation.

On les attaquait aussi en dessous ; ils entendaient des coups sourds frappés dans la terre et comprenaient qu'on les minait, que les tortionnaires allaient surgir du sol, ou plutôt les faire sauter. Et il fallait, coûte que coûte, creuser aussi, tenter d'établir des contre-mines pour conjurer ce péril souterrain. Un jour cependant, vers midi, en deux terribles détonations qui soulevaient des trombes de plâtras et de poussière, la Légation de France sauta, ensevelissant sous ses décombres le lieutenant de vaisseau qui commandait la défense et un groupe de ses marins. Et cependant ce ne fut pas la fin encore ; ils sortirent de toute cette cendre où ils étaient jusqu'aux épaules — excepté deux, deux braves matelots qui ne reparurent jamais — et la défense continua encore durant plusieurs jours.

Une fois, ils virent, avec leurs longues-vues, afficher un édit de l'Impératrice ordonnant de cesser le feu sur les étrangers (ce qu'ils ne virent pas, c'est que les hommes chargés de l'affichage étaient écharpés par la foule). Une sorte d'accalmie, d'armistice, s'ensuivit quand même, on les attaqua avec moins de violence. Ils voyaient aussi des incendies partout dans la grande ville chinoise. Ils entendaient des fusillades, des canonnades et de longs cris. Des espions venaient parfois leur donner des renseignements, toujours faux d'ailleurs et contradictoires, sur cette armée de secours qu'ils attendaient d'heure en heure avec une croissante angoisse. On leur disait : elle est ici, elle est là ; elle avance, ou bien : elle a été battue et elle recule. Et toujours elle ne paraissait pas. Que faisait donc l'Europe ? Est-ce qu'on les abandonnait ? Et ils continuaient désespérément de se défendre, dans un espace de plus en plus restreint, enserrés par l'horrible mort et la torture chinoise.

Il fallait économiser sur toutes choses — en particulier sur les balles. Et quand on capturait des Boxeurs, des incendiaires, au lieu de les fusillèr on leur fracassait le crâne à bout portant avec un revolver.

Un jour enfin, leurs oreilles, toujours tendues au bruit des batailles du dehors, perçurent une canonnade continue, sourde et profonde, en dehors des murs de Pékin, en dehors de ces grands murs noirs dont ils apercevaient au loin les créneaux et qui les enfermaient comme dans un cercle dantesque. On bombardait Pékin ! Ce ne pouvait être que les armées d'Europe, venues à leur secours.

Cependant une dernière épouvante troublait encore leur joie. Est-ce que les Chinois n'allaient pas tenter contre eux un suprême assaut, pour les anéantir avant l'entrée des troupes alliées ? En effet, on les attaqua furieusement ce jour-là ; mais ils résistèrent. Et tout à coup, plus personne autour d'eux sur les barricades chinoises ; leurs ennemis étaient en fuite, et les alliés entraient dans la ville.

Pierre Loti.

(à suivre)

JE SUIS VENUE D'ITALIE

Le 14 janvier 1850, par une journée très froide mais étrangement claire et ensoleillée, naissait en France, à Rochefort-sur-Mer, dans une modeste maison bourgeoise appartenant à la famille Viaud, un enfant qui fut baptisé Louis-Marie-Julien. Tout le soleil, tout le bleu, toute la joie de ce jour étaient les présages annonçant un événement exceptionnel.

Sous le pseudonyme de Pierre Loti, cet enfant allait devenir un des écrivains français les plus célèbres ; jeune encore, l'Académie française lui ouvrirait ses portes. Pour lui commençait une vie tourmentée par les éléments et les hommes : inéluctable rançon du génie.

Il appela « mes amis inconnus » ses lecteurs fidèles ; je me déclare son admiratrice fervente et passionnée. J'ai lu toutes ses œuvres et beaucoup des livres qui parlent de lui ; j'ai voulu voir les lieux où il est né, où il vécut, où il a été enseveli. C'est pour cela que je suis venue d'Italie vers la vieille petite ville aux couleurs fanées, immobile dans le temps, où règne un morne silence.

Cette atmosphère convenait à mon recueillement. Quand, au coin d'une rue déserte, en clairs caractères, je lus Rue Pierre-Loti, je ressentis une telle émotion que je dus ralentir le pas et, arrivée devant la vieille maison, je m'arrêtai émue.

Cette façade austère, cachant des féeries, me fit songer au visage hermétique de Loti dissimulant les passions tumultueuses qui tour à tour chantaient ou pleuraient dans son cœur. Une marche usée témoigne de la fuite des ans et du passage des hommes. Surmontant mon émotion, je sonnai.

A l'intérieur, une petite cloche tinta ; sa voix était grêle et semblait devoir réveiller de vieux propriétaires endormis depuis des années. Un vieux domestique vint ouvrir et, dans la pénombre du vestibule, je fus reçue avec la plus exquise politesse par le fils même de Loti, M. Samuel Loti-Viaud, figure parfaite de gentilhomme français d'aujourd'hui.

Dans cette maison, tout parle du grand disparu, vit de son souvenir et moi-même, le sentant tellement présent, j'en frissonnai. Voilà donc le séjour de ses jeunes années si bien décrit dans le *Roman d'un enfant* et dans *Prime Jeunesse* où, en des pages poignantes en leur simplicité, il se raconte lui-même et parle des siens d'une manière si sincère et si touchante, avec la note plus vibrante encore de l'amour voué à sa mère.

Priée d'entrer, j'allai vers une clarté verdoyante et me trouvai bientôt dans un jardin étrange, presque irréel. L'air sentait le jasmin et le chèvrefeuille, comme dans les lointains printemps qui lui furent si chers. Petit jardin qui tint une si grande place dans son cœur et fut comme le port d'attache de son âme. Ici, venant de pays très éloignés, arrivaient les objets disparates, précieux et charmants qui transformèrent la vieille demeure en musée, en maison de rêve. Je me baissai pour caresser les petites plantes nées sur les minuscules rochers du bassin que son frère Gustave, avant son dernier départ, avait construit pour la plus grande joie de l'enfant. Don sacré dont le souvenir poignant ne cessait de hanter l'âme de Loti dans la solitude et les exils. Pauvre âme torturée, à jamais inconsolable, son mal était trop profondément enraciné dans son génie même.

Pauvre bassin, chère maison ! Les années douloureuses du malheur et de la ruine vous auraient détruits à jamais si un jeune fils ne vous avait sauvés par son amour et une volonté admirable. Sa solde d'officier, insuffisante, l'incita à publier les dessins et le roman autobiographique inspiré de son journal intime. Ecrits anonymes d'abord, puis bientôt signés de ce pseudonyme de Loti dont les filles de Tahiti, ne parvenant pas à prononcer son nom véritable, l'avaient surnommé.

Un bruissement se fait entendre ; c'est la tortue, la compagne de Suleïma qui nous rend visite. Elle vint un jour de son Afrique natale, rapportée par Loti. Ce fut pour l'officier une époque toute brûlante de passion qui vit éclore les *Trois dames de la Kasbah*, longue nouvelle que Robert de Traz définissait « un chef-d'œuvre par sa force d'évocation et son rythme ». Ecrits reflétant ce qui l'entourait, tantôt chauffés par le soleil ou adoucis par l'ombre mais toujours si magnifiquement sincères. Des dessins aussi, d'une facture admirable, sachant donner un caractère aux choses, une expression aux gens. Et encore plusieurs tableaux à l'huile, dont je sais qu'il en est un vraiment remarquable en Turquie.

Oui, aujourd'hui encore son âme semble présente en ce jardin. Troublée, je rentrai et eus la sensation de plonger dans le passé.

Dans le premier salon, le fameux « salon rouge », vit encore l'esprit de sa Mère. Tout ici est souvenir. Les grands cadres dorés des portraits d'ancêtres ou de parents ; ce piano muet et triste, sur lequel Julien enfant apprit à jouer, guidé par son amie Lucette Duplais ; et cette Bible centenaire que lisaient les aïeux huguenots. Tapis, soies, velours, faïences, tout est merveilleux. Mais quelque chose de plus beau encore devait frapper mes regards au lever de certain rideau : je me trouvai en plein Japon. Ce musée de raretés splendides est comme l'essence de ses livres : *Japoneries d'automne*, *Madame Chrysanthème*... Le Japon, peut-être le pays auquel Loti s'est le moins attaché, mais certainement celui où il a le moins souffert.

Encore un salon où tout est pareillement riche, d'une élégance supérieure et un peu démodée. Puis j'arrivai dans le grand salon Renaissance. Quelle profusion d'œuvres d'art ! C'est là que le raffiné propriétaire offrit de vrais dîners de roi à des hôtes fameux. Cependant une chose marque toujours son âme douloureuse. En témoigne le singulier service de table, d'une couleur indéfinissable, bleu gris, portant son chiffre et sa devise : « Mon mal j'enchante ».

Montons l'escalier monumental de marbre blanc. Au premier étage, une originale tribune de bois surplombe la salle Renaissance. En la faisant édifier, peut-être Loti songeait-il aux maisons des riches Turcs, mystérieuses et impénétrables où, du haut de balcons semblables, dissimulées entre les colonnes, des femmes voilées épiaient leurs maris et leurs maîtres pendant les longs festins du selamlik. Tribune d'un goût raffiné, étrangement élégante qui nous remplit d'étonnement. Par de petits escaliers de bois, à travers des dédales compliqués, on parvient aux pièces les plus imprévues où s'entassent des merveilles. Dans la salle Louis XI, les cinq fenêtres authentiques parlent de l'antique abbaye d'où elles vinrent. Ici eurent lieu : la fête costumée d'une beauté si rare que son souvenir en reste ineffacé, des tête-à-tête fameux, des heures de solitude aussi, et des jours de doute et d'affreuse désespérance.

Au second étage, la volonté fantasque du Maître s'est encore exaltée. C'est une succession de salles et de retraites si merveilleuses qu'elles semblent

appartenir à quelque fantasmagorique palais de fées. Dans la salle turque, dans le salon arabe, dans la chambre aux momies, partout, ce ne sont que souvenirs de personnages disparus et vestiges de choses mortes. Dans le cabinet de travail, que lui-même transforma en musée, son esprit semble vivre encore. La pièce est remplie des objets les plus disparates dont chacun est un souvenir. On sent dans l'air comme les mille parfums du monde qui enivrèrent le navigateur.

Quelques pas encore ; me voici dans la célèbre mosquée, reconstruite pierre à pierre avec les matériaux d'une mosquée en démolition qu'il fit venir de Damas. Les parois sont en faïence couleur turquoise pâle, les colonnes en marbre rose sombre et des sarcophages sont recouverts de châles sans prix. La petite fontaine avec son jet stillicide semble mesurer la fuite inexorable du temps. Ayant chaussé les rituelles babouches, je vais sans bruit sur les précieux tapis d'Orient.

Dans l'étrange demi-jour se dresse la stèle d'Aziyadé, toute verte et zébrée de mystérieuses inscriptions d'or. A son pied gît encore un bouquet de fleurs desséchées ; celles que Loti cueillit dans le Champ des Morts de Stamboul lorsque, pour la dernière fois, il alla se recueillir sur la tombe de sa bien-aimée.

Un si merveilleux amour devait susciter un prodige. Quand Loti, frappé de paralysie, deux ans avant sa mort, reprit l'usage de la parole, les premiers mots qu'il prononça le furent en langue turque. Ensuite, dans le tête-à-tête qu'il eut avec Claude Farrère, il confia à son ami que, à l'instant suprême, sa dernière pensée serait pour la petite Turque, l'amie de sa jeunesse.

Je me recueille longuement. Cette mosquée, n'est-ce pas comme un acte de foi ? S'il était vraiment devenu athée, son âme n'aurait pas tant souffert. Il n'aurait pas non plus passé les meilleures années de sa maturité intellectuelle à la recherche de cette foi qui avait rempli son cœur d'enfant. S'il eût pressenti que Dieu n'existait pas, se serait-il tourmenté jusqu'à la mort pour le retrouver ? Aurait-il usé sa vie à courir le monde à la recherche de ce qui aurait pu mettre un peu de clarté dans ses ténèbres ? Beaucoup de ses livres en témoignent, comme ce poignant *Jérusalem* où, avec des mots désespérément sincères, il nous dit l'angoissante incertitude de son âme. Jamais Loti ne se résigna à ne plus croire et à ne plus pouvoir prier, car c'est seulement la foi et la prière qui auraient apporté un peu de paix à son cœur. Ne définit-il pas nos églises chrétiennes comme « bienfaisantes même pour les hommes qui ont perdu la foi » ? Paola Olga Codabo avait raison quand elle écrivit : « Loti n'est pas un athée. Il a vécu souhaitant retrouver la foi et il ne se résigna jamais à l'avoir perdue ». De ceux qui croient, il disait : « Je donnerais ma vie pour posséder leur illusion radieuse. » Ces illusions, ne les possédait-il vraiment plus alors qu'il sentait tellement proche la figure du Christ ? Un jour, à Stamboul, se trouvant dans une synagogue et costumé en oriental on lui demanda s'il appartenait à Israël. A quoi il répondit fièrement : « Non, j'appartiens à Christ. » Cette seule réponse suffirait à sauver son âme.

J'ai quitté la chère maison et, dans la voiture qui m'emporte, je songe encore au merveilleux destin hors série de cet homme avide d'inconnu, voyageur sans paix, amateur inassouvi, rêveur infatigable. Les critiques de son temps, ses contemporains écrivains, s'inclinaient devant sa valeur. Dans l'Encyclopédie Treccani nous lisons : « Des descriptions se fixent dans l'âme du lecteur comme les visions d'un rêve triste et doux, bien mieux, comme un

éblouissement magique. Il a su exprimer le sentiment de la mortalité de toutes choses ». Analysant *Madame Chrysanthème*, l'Encyclopédie Mondadori reconnaît que l'œuvre inspira Puccini dans la composition de *Madame Butterfly* et que les écrits de Loti donnent « une nostalgie de joies lointaines ». Anatole France, parlant des romans de Loti, ne disait-il pas : « Ils m'envahissent et m'oppriment plus qu'un drame de Shakespeare, plus qu'une tragédie de Racine, plus qu'un roman de Balzac ». Et Robert de Traz l'a appelé « l'enchanteur désenchanté ».

Comment ne serais-je pas reconnaissante envers Loti de ses pages d'admiration et de louange pour les soldats italiens. Dans le chapitre « Impressions d'Italie » de l'*Horreur allemande*, il parle avec enthousiasme de leurs gestes héroïques, il exalte leur valeur et les nomme « des grimpeurs à plume d'aigle qui sont les Alpins de l'Italie ».

Je suis encore émue au souvenir du voyage triste qui me conduisit à la tombe du grand écrivain. Quand, par le transbordeur, on a passé la Charente, on se trouve dans une province peu peuplée qui semble un parc immense. Sur les branches des arbres le vert tendre du jeune feuillage est asymétriquement coupé de touffes de gui sombre. Quand enfin on aborde dans l'Ile d'Oléron on se croit revenu au siècle passé.

Dans une paix solennelle, la blanche Maison des Aïeules sommeille derrière ses volets verts, fermés comme des yeux fatigués. On entre dans le jardin clos avec l'étonnement de n'y pas rencontrer les dames âgées et timides et les hommes austères qui y vécurent, tous ces pauvres huguenots persécutés que Loti nous a fait si bien connaître. Sur une plate-bande, une chatte, nouvelle Moumoutte, dort tranquillement au soleil. Alentour, tout est paisible et silencieux, sous un ciel sans nuages. Des hirondelles volent au ras de terre et semblent vouloir me guider vers l'allée champêtre jusqu'à la tombe. En parcourant ce jardin abandonné je me sens enveloppée, non pas d'une tristesse désolée, mais d'un pensif recueillement. Au bout de l'allée apparaît un bouquet touffu d'arbres et d'arbustes. Dans la pénombre, une simple petite pierre. La mousse la recouvre et ne permet plus de lire le nom qui y est gravé. Elle marque l'endroit où, très profondément, selon sa volonté, gît la dépouille mortelle de Loti. Une tombe sans faste, comme en ont les soldats. C'est lui qui l'a voulue et qui choisit pour dormir son éternel sommeil ce vieux sol où gisent des ossements d'ancêtres.

Je ne dirai rien de ce que j'éprouvai devant ce tombeau. J'ai cueilli une feuille du lierre nouveau attaché à la pierre. Ma main tremblait...

... O France, sois fière de ton fils immortel ! C'est par Lui que je t'aime, et c'est pour vous le dire à tous deux, unis dans un même amour, que je suis venue d'Italie...

Maria Lucia GRAFFI ACCAME.

CONFÉRENCE. — Le jeudi 5 janvier à 18 h.30, en notre Siège social, 3, avenue Octave-Gréard, notre éminent ami M. René PICHARD du PAGE, ancien Conservateur de la Bibliothèque de Versailles, parlera sur le sujet : « Présence de Loti » (*entrée gratuite*).

MES SOUVENIRS SUR PIERRE LOTI (II)

23 *décembre* 1909. — Allé à l'Académie pour assister à la réception de Jean Aicard par Pierre Loti ; à la vérité j'y vais surtout pour retrouver Loti que je n'ai pas revu depuis dix ans.

Jean Aicard succède à François Coppée. D'une voix claironnante et provençale, il prononce un discours convenable. C'est un bon devoir. Rien n'accroche ni ne retient. Au fond, c'est Mistral qu'on aurait dû élire comme roi de la Provence, comme poète épique qui a pris dans le *Poème du Rhône* un fleuve comme protagoniste.

Mais le public, délaissant Aicard, vient admirer Pierre Loti. Pour débiter sa harangue il est debout, car il rompt avec tous les usages académiques, le directeur ayant l'habitude de recevoir assis le récipiendaire. Il doit avoir maintenant près de soixante ans ; il fait toujours jeune, les cheveux probablement teints, les joues marquées de rouge, ses beaux yeux avivés de khol. Il porte fièrement son uniforme académique boutonné jusqu'en haut, avec toutes ses décorations. Dès qu'il commence sa lecture, on devine un *ah* ! de satisfaction.

D'une voix musicale et monotone, un peu précieuse et qui voudrait être simple, il laisse tomber sur Aicard (il l'a fait nommer) des éloges au compte-gouttes, laissant au successeur qui l'enterrera le soin de le louer davantage. Puis il passe au panégyrique de François Coppée ; là il atteint le pathétique quand il rappelle son stoïcisme dans la souffrance et sa foi qui l'a soutenu. Et pour finir il dit des vers de Jean Aicard sur les pèlerins d'Emmaüs :

Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons.

Cette adjuration au Christ semble être un cri de son âme désespérée. A la réception qui a suivi la séance, Loti est très entouré par un cercle de belles dames. Il me rappelle le bal costumé chez la princesse Karageorgévitch, déguisé en émir où tout un harem l'adulait.

Quand j'arrive à le joindre, il est rasséréné comme s'il était las de ses bonnes fortunes et m'apprend son départ pour la Turquie. Le souvenir d'Aziyadé le hante...

25 *juin* 1924. — Dans un petit livre douloureux et presque atroce de vérité, l'un des plus chers disciples de Loti, Claude Farrère, nous a représenté la mélancolie de cette déchéance consciente d'elle-même. Du moins l'angoisse finale fut-elle épargnée à Pierre Loti. Il avait demandé les premiers jours de juin (1923) à revenir dans sa maisonnette d'Hendaye. Etait-ce un pressentiment ? Je le croirais. Bien souvent il avait dit à son ami et voisin, le Dr Durruty : « Je voudrais mourir sur la mer ou sur un chameau dans le désert, ou sur cette terrasse... » Quand il fut là, après un pénible transport, il se trouva mieux instantanément.

Et puis la mort lui vint toucher les yeux, le recouvrit de ses ténèbres avant même le dernier souffle, l'endormit et l'emporta, comme si elle avait eu pour son fidèle amant une tendre pitié. Cela se passa dans une toute petite chambre, sa chambre, une cellule de moine qui ne donne même pas sur la mer, et semble déjà prédisposer au détachement et à l'oubli.

En janvier et février 1936, je fus envoyé à Dakar par le Souvenir africain et par l'Académie française pour l'inauguration de la cathédrale de Dakar. Après la cérémonie officielle, je fus visiter le Sénégal, le Soudan, la Guinée et la Côte d'Ivoire. A Dakar, à Saint-Louis, je relevai les traces laissées par Pierre Loti dans *Le Roman d'un Spahi* et j'y découvris un amour oublié dont Loti n'a point parlé dans ses romans qui sont plus ou moins les récits de ses passions ; un amour comparable à celui d'*Aziyadé* et qui l'a précédé.

Sorti à vingt ans de l'Ecole navale, l'aspirant Julien Viaud a déjà parcouru le monde à bord du vaisseau-école *Jean-Bart*, puis du *Vaudreuil*, puis sur une frégate qui l'emmène à Tahiti. Revenu en France, il n'a qu'un désir : s'en aller connaître d'autres terres nouvelles, rencontrer d'autres femmes. Ainsi obtient-il d'aller rejoindre le *Pétrel* à Dakar. Chose singulière, les lettres qui figurent dans le recueil *Un jeune officier pauvre*, sont presque toutes datées de Dakar où il a débarqué à la fin de septembre ou au commencement d'octobre 1873. Il s'est lié avec un sous-lieutenant aux tirailleurs qui est « un jeune prince de vingt ans ruiné à la cour d'Autriche ». De là, en novembre, il va, toujours sur le *Pétrel*, à l'embouchure de la Mellacorée en Guinée. Cette Guinée, aujourd'hui cultivée et dont les jolies montagnes attireront les touristes, ne lui inspire que de la répulsion :

« On s'enfonce dans ces forêts de Guinée par des chemins à peine tracés, où les serpents abondent. Jamais de bien-être, jamais de fraîcheur dans ces sentiers ; qu'on y passe le soir, la nuit, à l'aube, c'est toujours la même atmosphère suffocante et humide ; on sent que tous les parfums de toutes ces plantes sont malsains et partout on respire la fièvre... Ce pays restera sans doute indéfiniment un lieu d'exil fermé à toute civilisation, et les Européens n'y viendront jamais qu'en fugitifs chercher fortune au risque de leur santé et de leur vie... » S'il y revenait ! S'il voyait aujourd'hui la charmante Konakri, s'il visitait la station de montagne dans le Fouta-Djallon, quel changement en soixante années !

« Ce dernier mois passé à Dakar », note-t-il le 20 juin 1874, « restera une des périodes les plus troublées de ma vie. Ma bien-aimée est partie pour la France, j'ai le cœur rempli d'amour pour elle, de remords, de bouleversements et de contradictions. Le soir, je vais rôder dans les villages noirs, vêtu comme les indigènes d'une longue tunique blanche. Mon pavillon est entouré de lauriers-roses et d'acacias exotiques en fleurs. La nuit, l'excès de tous ces parfums m'endort d'un sommeil lourd et plein de rêves étranges... »

Au commencement de juillet, il va quitter Dakar. Il monte jusqu'à l'*arbre des dunes* pour ses adieux. Cet arbre des dunes est le meilleur

emplacement pour apercevoir les bateaux qui viennent ou qui s'en vont. Là, il était venu voir passer le paquebot rapide qui emmenait en France sa bien-aimée. « Ce jour-là, un grand vent agitait au-dessus de ma tête l'arbre géant et, à mes pieds, soulevait d'énormes lames moutonneuses, sur la mer où fuyait le navire... » Dernière rêverie en ce pays désolé dont il n'imagine pas l'avenir, où il ne voit qu'un désert inchangeable. De Dakar, l'*Espadon* gagne Saint-Louis et c'est le départ pour la France : « Bientôt la vieille ville de Saint-Louis disparaît de notre horizon, cette fois pour toujours... Nous ne vîmes plus que l'immense Sahara dont nous devions suivre longtemps encore les plages monotones. »

Le Roman d'un Spahi se passe à Saint-Louis plutôt qu'à Dakar. Voici la place du Gouvernement qui s'anime après le coucher du soleil, où viennent parader les femmes en toilettes européennes ; voici, du côté de l'avenue de Mauritanie, Guet-n'dar, la ville nègre « bâtie en paille grise sur le sable jaune », avec ses milliers de toits pointus ; et voici encore ce cimetière sinistre à la pointe de Barbarie qui m'avait retenu par son horreur et que Loti décrit avec ses grandes pierres bizarres et ses ossements à demi déterrés par les chacals. Surtout, ce que Loti a su rendre, c'est la tristesse de ce pays, « l'éternelle tristesse de la terre de chaux », « une tristesse qu'on ne saurait exprimer avec des mots d'aucune langue humaine... »

Dans le roman, Loti parle d'une mulâtresse, Cora, en réalité Corumba Félicia qui était la maîtresse du spahi Jean Peyral (en réalité Julien Julia) et qui se donne à lui par perversité. Jean Peyral, par désespoir, retombe alors sur Fatou-Gaye la négresse qui a fait de lui un dieu et c'est la déchéance, peu à peu, dans cette liaison.

Mais la liaison avec Corumba Félicia a été elle-même pour Loti une trahison. Il a trahi sa bien-aimée. Sur cet amour-là il a fait le mystère. A son retour d'Afrique, il tentera de la retrouver. Elle est rentrée au pays natal. Elle habite la Savoie. La Savoie ou Genève ? « On était alors aux derniers jours d'octobre et c'était une saison avancée pour la Savoie ; mais cette journée était tiède et radieuse, les montagnes rousses ou couronnées de sombres sapins se découpaient sur un ciel tout bleu et limpide ; les arbres déjà jaunis avaient jonché la route de leurs feuilles mortes ; c'était tout le charme des derniers beaux jours. » Dans les plus grands chagrins sentimentaux, Loti retrouve toujours sa fidèle amie, la Nature. Mais la ville où il va retrouver la bien-aimée ne peut être Annecy puisqu'il y prend la diligence pour continuer sa route et puisque, après la suprême entrevue, c'est à Annecy qu'il passera quelques jours chez un ami. Ce ne peut être que Genève. Il traverse des villages de contrebandiers près de la frontière, il aperçoit les lumières d'une grande ville, il erre le long de quais inconnus, il monte des rues en pente, celles du vieux Genève des Bastions, là il s'arrête « devant un vieil hôtel aristocratique à la porte armoriée »...

Pourquoi ce voyage romanesque et compliqué à Genève où il pouvait de Paris se rendre directement par la voie ferrée ? Sans doute parce qu'il est officier, qu'il lui faut une autorisation spéciale pour aller en Suisse,

qu'il risque des ennuis à la douane de Bellegarde, tandis qu'en civil, sans quart de place révélateur, il passera inaperçu dans la diligence d'Annecy.

La suprême entrevue est supprimée du journal. Il ne sera plus question de l'inconnue. De loin en loin une phrase, dans l'œuvre de Loti, pourra se rapporter à elle, indiquera que la blessure est mal fermée.

Dakar, c'est elle. Saint-Louis, c'est la méchante mulâtresse Corumba Félicia. Il n'y a pas de place pour Fatou-Gaye la négresse dans ces amours africaines qu'on a voulu attribuer à Loti... Retournerai-je jamais dans la vieille ville arrosée par le fleuve que je revois si bien, les yeux fermés ? Et comme à Loti, c'est encore ce cimetière maure à la pointe de Barbarie, avec ses ossements déterrés et ses oiseaux de proie, qui m'a peut-être laissé la plus forte impression, celle de la désagrégation de tout sous le grand soleil brûlant...

Un matin, dans l'Inde, Loti a noté cette impression : « Un corbeau m'éveilla, chantant à plein gosier sous ma fenêtre, devant le soleil qui brillait. » Un chant funèbre et la nature lumineuse, n'est-ce pas le leitmotiv de toute son œuvre ?

Dans un autre de ses livres, il raconte qu'un soir, à Madrid, il entre dans un cabaret populaire. En Espagne, pays de tradition, les danses et les chants n'ont pas subi le progrès épileptique qui entraîne nos cafés-concerts. Après des siècles, on y retrouve encore parfois la trace de la vieille Arabie mystique et sensuelle. Une chanteuse entra en scène et préluda : « Elle débute par un cri de louve, quelque chose qui surprend et déchire, quelque chose qui est d'une infinie tristesse orientale... Les vieilles chansons andalouses toujours commencent ainsi par un cri de haute détresse, et répètent toujours, toujours, sous une forme ou sous une autre, à travers la naïveté de leurs images, le tourment d'aimer et de mourir. »

Les livres, les poèmes de Loti ne débutent pas par un cri de détresse mais par la joie de partir, d'ouvrir les yeux sur des spectacles nouveaux, Et tous, ils aboutissent à une impression d'âcre amertume et de désespérance, Car ils disent, eux aussi, d'une façon éclatante ou voilée, mais avec une insistance pathétique, le tourment d'aimer et de mourir. Il leur manque l'immortelle espérance.

La dernière fois que je vis Loti, c'était à l'hôtel du Quai d'Orsay. Il avait échangé l'hôtel du Bon La Fontaine contre un hôtel confinant à une gare où il se considérait comme l'éternel passant, mais toujours sous le nom de M. Daniel, bien que chacun le reconnût. Car, durant ma visite, un valet de chambre entra et proféra : « On demande M. Pierre Loti, au téléphone. »

Il avait l'air soucieux, vieilli et malade. J'étais devenu son modeste confrère à l'Académie. C'était une année avant la fin. Et les derniers mots que je lui entendis prononcer furent : « Le sommeil, l'ennui et la mort, je passerai de l'un à l'autre. On n'est jamais bien qu'ailleurs... ».

Henry BORDEAUX,
de l'Académie française.

A BORD
DU CUIRASSÉ « FORMIDABLE »

Bien peu d'officiers de marine peuvent se rappeler avoir, en compagnie de Loti, arpenté la passerelle d'un bâtiment. Notre ami M. René Henriot est l'un de ces derniers survivants. Il nous offre aujourd'hui des *Souvenirs* qui ont une couleur et une vivacité remarquables.

Nous croyons savoir que M. René Henriot quitta assez tôt la Marine pour entrer dans la Magistrature. Ce qui l'autorise à stigmatiser l'injuste et absurde décret de certain Ministre et d'égratigner au passage l'arrêt du Conseil d'Etat qui annula cet excès de pouvoir.

M. René Henriot est un de nos amis agissants, fréquentant assidûment nos réunions. Et puisqu'il a la coquetterie de proclamer son âge, félicitons ce « quasi-nonagénaire » pour sa belle santé physique et l'alacrité de son esprit mise au service de notre cause.

R. G.

Le hasard des listes d'embarquement a fait que, pendant de longs mois, j'ai été embarqué avec Pierre Loti sur le cuirassé *Formidable*, alors navire amiral de l'escadre de la Méditerranée.

J'étais alors jeune enseigne et Loti déjà vieux lieutenant de vaisseau. A cette époque le grade de capitaine de corvette (rétabli depuis) était supprimé depuis longtemps et, à l'ancienneté, il fallait compter une moyenne de quinze ans pour passer capitaine de frégate.

Loti ne faisait pas partie de l'état-major de l'amiral et était seulement un des six lieutenants de vaisseau, chefs de quart. Chaque lieutenant de vaisseau avait un enseigne pour le doubler au quart ou le remplacer en toutes circonstances. Le hasard fit encore que je fus désigné pour être « l'enseigne de Loti ».

Certes Loti n'était guère bavard et encore moins prolixe, mais je l'étais pour deux. Dans nos causeries, lorsque nous arpentions interminablement le pont ou la passerelle, j'ai eu l'occasion de le connaître un peu mieux que d'autres, et je rends hommage à la particulière sympathie qu'il a bien voulu toujours me témoigner malgré la différence de nos âges.

Je dois dire que Loti, déjà célèbre au point de vue littéraire, n'avait pas à bord la situation en vue qu'on aurait pu supposer. Peut-être en raison de certaines jalousies inavouées, on semblait oublier volontiers le romancier pour ne connaître qu'un simple lieutenant de vaisseau « comme les autres ». De toute évidence, notre Commandant ne voyait pas sans dépit Julien Viaud, officier subalterne, recevoir de nombreuses visites et invitations quand on semblait l'ignorer, lui, capitaine de vaisseau.

Dans l'œuvre de Loti, j'admirais surtout alors les premiers romans. Je me permis un jour de lui demander s'il écrivait avec autant de sincérité et de fraîcheur d'impression que lors de ses débuts. Il me répondit franchement : « Peut-être pas, car maintenant je puis écrire n'importe

quoi, je suis sûr que Calmann-Lévy me tirera à des milliers d'exemplaires, alors que pour *Aziyadé* je n'ai obtenu que 800 francs ». Une autre fois, je me suis permis de lui dire qu'à mon avis il abusait un peu des lignes de points de suspension et j'ajoutai que c'était très habile car, aux adjectifs heureux de son inspiration, le lecteur ajoutait les siens propres et était porté à les attribuer à l'auteur lui-même.

C'est lors de son embarquement sur le *Formidable* que Loti a appris son élection à l'Académie française. Il m'avait fait part de sa candidature et de ses espoirs ; de ses amicales relations avec Louis Barthou, homme politique déjà influent, et avec le prince Karageorgévitch de Serbie, bien placé pour le renseigner sur les petites intrigues qui se nouaient autour des Quarante. Ce dernier, jouissant de la priorité diplomatique, avait promis de lui télégraphier le résultat de scrutin quel qu'il fût.

Nous étions alors en rade d'Alger et l'on conçoit l'impatience du candidat. Ce jour-là, ceinturon sur le ventre, nous faisions le quart ensemble et ce n'est pas seulement une mais au moins trois ou quatre fois que Loti demanda si le vaguemestre n'était pas encore venu. Par malheur, cet aimable sous-officier n'avait jamais été si en retard.

Enfin le vaguemestre arriva, un télégramme à la main. J'étais à la coupée et, m'emparant du papier bleu, je courus le porter à son destinataire. Loti l'ouvrit en tremblant un peu, mais bientôt son visage s'éclaira : élection au premier tour, majorité considérable, bref un triomphe. C'est ainsi que je puis dire que je fus certainement le premier à avoir félicité Loti de son succès (1).

Pour les raisons que j'ai déjà dites, cette élection, qui ne pouvait que rehausser le prestige des officiers de vaisseau et bien servir la Marine, ne produisit pas à bord l'impression et ne souleva pas l'intérêt qu'elle méritait. Loti ne reçut aucune de ces invitations à dîner dont on n'était pourtant point avare ; ni chez l'amiral, ni au carré des officiers supérieurs. C'est tout juste si, au carré des officiers subalternes, on but en son honneur un peu du faux champagne de troisième zone que la gamelle imposait au Rémois que je suis. Quelques jours après, rencontrant par hasard Loti sur le pont, notre Commandant daigna le gratifier d'un vague compliment : « Ah ! mon cher, à propos, je vous félicite pour votre élection... ». L'écrivain répondit par un merci assez sec.

Peu après d'ailleurs, Loti quittait le *Formidable*, sa période réglementaire d'embarquement étant terminée.

Des mauvaises langues sans doute m'ont raconté que, dans son discours de réception à l'Académie, Loti, arguant de son manque de mémoire, avait dit avoir oublié le jour où la Compagnie devait procéder à son élection et que c'est seulement au retour d'une excursion aux portes

(1) Il y eut en réalité plusieurs tours de scrutin. Au premier, Loti recueillit 18 voix (sur 39). Cf. *Correspondance Loti-Ludovic Halévy, lettres des 22 mai et 3 juin* 1891.

du désert qu'il avait appris le grand honneur qui lui advenait. Je ne sais si le propos est exact. Mais s'il est vrai, on peut se rendre compte de la vérité quand il s'agit de sa propre histoire et de ce qu'il en peut rester quand on raconte celle des autres (1).

(1) Il semble bien que Loti ait un peu romancé cet épisode. Mais n'était-ce pas excusable, peut-être même indispensable, pour l'effet à produire dans son discours académique, dont voici les passages essentiels :

... J'étais loin de France, naviguant sur un des cuirassés de l'escadre et arrivé de la veille au port d'Alger... Ce fut pour moi un inoubliable soir que celui du 21 mai 1891... j'avais passé mon temps à errer tout en haut du vieil Alger... Le soleil baissant, je redescendis vers le port, pour regagner mon navire où m'appelait un service de nuit ; avant de rentrer, cependant, je voulus aller au bureau de la marine où l'on porte les dépêches qui nous sont destinées, pensant bien que quelque ami aurait pris soin de me dire quel était l'élu nouveau et combien de vos voix, Messieurs, s'étaient égarées sur le marin errant que j'étais... Il était déjà fermé, ce bureau, quand j'arrivai : un matelot, qui montait la garde aux environs, après avoir trouvé à grand'peine une clef pour l'ouvrir, chercha, dans l'étagère des lettres, la case réservée à mon navire ; elle était remplie d'un monceau de petits papiers bleus qui, depuis deux heures, n'avaient cessé d'arriver à mon adresse, et, au lieu d'une dépêche que j'attendais, ce matelot, très étonné, m'en remit de quoi remplir mes deux mains...

Il fallut mon arrivée à bord, la bonne et franche joie du très charmant amiral qui nous commandait, la fête que me firent mes chers camarades du carré, pour me donner enfin à entendre que cette gloire un peu effrayante était vraiment une chose heureuse ; — et j'avoue que je finis très gaîment la soirée au milieu d'eux...

Comment concilier ce récit avec la version de M. Henriot, beaucoup trop franche et vraisemblable pour qu'on puisse la mettre en doute. Voici l'explication que nous proposons :

Le 21 mai 1891, l'élection a lieu comme d'habitude en fin d'après-midi. Bojidar Karageorgevitch est aux aguets et, dès que le vote est acquis, il court au bureau du télégraphe. La dépêche arrive le soir même à Alger, trop tard cependant pour que le vaguemestre du *Formidable*, qui a terminé son service, puisse la porter à bord.

Le bureau de la Marine n'entrera en possession du télégramme que le lendemain matin, Ce jour-là, 22 mai, Loti et Henriot sont de quart ensemble (de 4 heures à 8 heures ou de 8 heures à midi) et c'est à ce moment-là seulement que l'impatience de l'écrivain est calmée par l'arrivée du petit bleu.

A Paris, l'élection n'a été connue que par les journaux du 21 au soir (trop tard pour télégraphier) et ceux du lendemain matin.

Dans l'après-midi du 22, Loti descend à terre et fait dans le vieil Alger la promenade dont il parlera dans son discours. Sûr de lui désormais, il ne se presse pas et arrive au bureau de la poste navale après sa fermeture, mais peut quand même entrer en possession des télégrammes officiels et autres qui, partis le matin même de Paris, ont afflué dans la journée. Il monte à bord du *Formidable* et reçoit les félicitations de ses chefs et de ses camarades. Tout le monde connaissait maintenant une nouvelle qui, depuis une dizaine d'heures déjà, n'en était plus une pour le nouvel Immortel.

Un autre souvenir me revient à l'esprit. Un jour, en rade du Golfe Juan, il y avait, mouillé à 400 mètres de nous, un superbe yacht appartenant à quelque magnat américain : Jay Gould ou un autre. Alors que j'étais de service sur le pont un timonier vint me prévenir qu'une yole venait de quitter le yacht américain et semblait se diriger vers nous « avec des dames » (*sic*). J'avais 25 ans alors et, à l'aide de la bonne jumelle qui pendait à mon cou, je pus constater qu'en effet l'embarcation portait trois jeunes Américaines fort agréables à regarder.

La yole accosta à bâbord, malgré les gestes éloquents du factionnaire de coupée leur signifiant d'avoir à s'éloigner. Ces jolies femmes se souciaient peu des consignes et montèrent à bord. Je les reçus à la coupée et l'une d'elles me gratifia de propos jacassants dans un français approximatif, mêlé d'esperanto semi-anglais duquel je retins ces deux seuls mots : « Master Loti ».

C'était assez pour m'indiquer le but de la visite et je courus à l'autre bout du bateau pour dire à Loti : « Capitaine, il y a, bâbord arrière, trois jolies Américaines qui vous demandent ».

Loti ne parut pas spécialement enchanté car, venant d'écrire *L'Inde sans les Anglais*, il prisait fort peu les Anglo-Saxons. Et le voici arrivant devant les trois jeunes personnes, restant muet comme une carpe et moi, pour une fois, imitant le silence de mon chef.

Les Américaines n'en dirent pas davantage mais se mirent à dévisager Loti avec une insistance frisant l'insolence, le regardant successivement depuis la pointe de ses souliers jusqu'au sommet de sa casquette. On aurait pu se croire au musée Grévin. Enfin, sortant de la situation un peu ridicule où nous nous trouvions, l'orateur de la troupe dit textuellement : « Aoh ! c'est vous master Loti ? Jé souis bien' content' de vous avoir vouh ». Et, faisant demi-tour, les trois visiteuses redescendirent à toute allure dans leur yole.

La visite était peut-être dans le goût américain, mais Loti, qui n'avait pas prononcé un mot, était absolument furieux d'avoir été ainsi exhibé contre son gré. Dès lors, quand on venait le demander, ce qui arrivait assez souvent, il fallait faire passer sa carte, indiquer des références et expliquer le but de la visite.

Après son élection à l'Académie, Loti bénéficia de postes à terre assez agréables. Les officiers désignés pour des campagnes lointaines appelaient ces heureux les « castors » ou les « pantouflards » ; ces derniers semblant préférer le coin du feu en pantoufles au lieu d'aller bourlinguer sur les divers océans.

Or, un jour, un ministre de la rue Royale dont le nom m'échappe (comme je souhaite qu'il échappe aux historiens), décida de supprimer les castors et les pantouflards. Et, un beau matin, le *Journal officiel* publia un décret mettant à la retraite d'office 23 lieutenants de vaisseau pour « castorisation ». En tête du décret on lisait : Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, du port de Rochefort.

Loti et ses 22 camarades se trouvaient ainsi dans un assez mauvais cas. L'écrivain sut alors manœuvrer très habilement. A cette époque, il ne pouvait être question de protestation collective, encore moins de grève ; mais Loti contacta (comme on dit maintenant) ses 22 camarades, leur annonçant qu'il se pourvoyait en Conseil d'Etat et leur conseillant de l'imiter. Un seul officier ne suivit pas ce conseil. En attendant, Loti, mis à la retraite à 47 ans, retourna dans ses pénates rochefortaises pour y continuer une œuvre littéraire de plus en plus appréciée. A quelque chose malheur est bon : l'écrivain profita de son repos forcé pour entreprendre un voyage en Perse, d'où il rapporta ce chef-d'œuvre descriptif qu'est *Vers Ispahan.*

Le Conseil d'Etat étant, comme on sait, la juridiction la plus expéditive de France et de Navarre, il fallut attendre trois ans l'arrêt espéré. L'avocat des demandeurs eut la tâche facile de soutenir que les nominations aux emplois incriminés étaient le fait du ministre lui-même et que leur refus par les intéressés aurait constitué une faute grave ou même une désertion. L'arrêt déclarait illégale la décision ministérielle et, de plus, ordonnait la réintégration des plaignants dans le grade et la situation qui auraient été les leurs s'ils avaient continué normalement leur carrière active. C'est ainsi que Loti, limogé comme vieux lieutenant de vaisseau, se trouva réintégré dans la Marine avec le grade de capitaine de frégate, ayant déjà une certaine ancienneté.

J'ai bien connu une des 23 victimes de cette aventure. Il m'a toujours dit être persuadé que si la liste n'avait pas comporté le camarade académicien la mesure n'aurait jamais été rapportée. Comme il était difficile de repêcher Loti tout seul, on avait décidé de réembarquer tout le monde. Et pour comble, on avait même réintégré celui qui ne l'avait pas demandé. Quoi qu'il en ait été, les 22 requérants devaient une fière chandelle à Pierre Loti.

Tout cela tend à prouver l'erreur d'un de mes amis (très intime) quand il définit la Justice comme une loterie où il n'y a pas de numéros gagnants.

Bien que n'ayant plus trait à l'officier de marine, me permettra-t-on encore de rapporter deux souvenirs sur Loti ?

On sait combien l'écrivain s'était fait prier avant de consentir à modifier le dénouement de *Ramuntcho* quand le drame fut monté par Antoine sur la scène de l'Odéon. Dans le roman, Gracieuse entre au couvent et y reste. Dans la pièce, l'amoureux trouve une Supérieure compréhensive qui laisse filer la novice vers le bonheur à deux. La Direction de l'Odéon avait impérieusement exigé cette « happy end » nécessaire, disait-elle, à l'euphorie des spectateurs rejoignant leur domicile ...conjugal ou non (1).

Je termine par un détail personnel. Un de mes proches, en villégiature dans l'île d'Oléron, eut l'idée d'aller visiter la tombe du grand écrivain. Mais la propriété est fermée et il est impossible d'entrer. Un ingénieux

débitant du voisinage donne une satisfaction partielle aux nombreux touristes. Moyennant finances, il dispose une échelle double permettant aux curieux de voir l'endroit où Loti dort son dernier sommeil (2).

On prétend que la jeune génération n'aime guère l'œuvre de Loti. Je pense qu'il s'agit d'une mode passagère. Cet auteur est tellement original qu'il n'a pas fait école et personne n'ose se risquer à l'imiter. L'heure de la justice sonnera tôt ou tard pour celui qui dort là-bas, au bord de l'Océan qu'il a chanté, « enseveli dans sa gloire ».

René Henriot.

(1) M. Henriot commet ici une erreur. L'épilogue auquel il fait allusion est celui du film réalisé il y a quelques années avec Louis Jouvet dans le rôle d'Arrochkoa. A la scène, le drame n'a pas cette fin heureuse.

Comme suprême épreuve, la Mère Supérieure envoie bien Gracieuse accompagner son frère et Ramuntcho jusqu'à la grille du couvent. Mais l'héroïne en revient aussitôt pour se jeter au pied de la Croix en disant : « Vierge des douleurs, me voici, secourez votre enfant... » Alors qu'au dehors on entend les grelots de la voiture qui s'éloigne emportant Ramuntcho vers son destin.

(2) Nous croyons savoir que cette petite industrie a cessé. M. Samuel Loti-Viaud ne refuse jamais l'accès de l'enclos à ceux d'entre nous qui lui expriment leur désir d'aller se recueillir sur la tombe. Il est bon toutefois d'écrire quelques jours à l'avance pour que notre grand ami puisse donner les ordres nécessaires.

Hommage aux morts des Dardanelles. — Nous pensons devoir rétablir un alinéa malencontreusement *tombé* dans le compte rendu paru dans le précédent Cahier et relatant un instant émouvant de la croisière en Turquie.

... Devant Gallipoli, à la nuit tombante, le *Pace* est stoppé, pavillon en berne. Devant tous les passagers massés sur les ponts, les anciens combattants de 1914-18, portant des drapeaux français, belges, anglais et italiens, sont alignés sur la plage arrière.

Notre ami R. Guéneau prononce une courte allocution rappelant l'héroïque sacrifice de ceux qui périrent sur cette terre ou coulèrent dans ces eaux. Il unit dans un même hommage les combattants alliés et leurs adversaires qui tous luttaient vaillamment mais sans haine.

Une couronne est lancée à la mer. Puis l'aumônier du bord récite la prière des morts et donne l'absoute. Alors le pavillon est hissé à nouveau et le paquebot reprend sa marche vers la sortie du détroit...

LA CORRESPONDANCE PIERRE LOTI - LUDOVIC HALÉVY (III)

(1883-1907)
annotée par le Docteur BOURRIAU

[16 avril 1892]

Cher Monsieur,

Depuis huit jours qu'on me déverse sur la tête des torrents d'injures, non seulement personne n'a pris ma défense, mais pas un ami n'a songé à m'écrire. Je vous aurais une grande reconnaissance de plus si vous vouliez bien me dire ce que vous pensez de la situation, ce que l'Académie en pense. Je ne puis croire que les Académiciens qui ont approuvé et applaudi mon discours puissent m'abandonner à présent qu'on m'injurie.

Si cela était cependant, comme les journaux le disent, j'aimerais mieux en avoir la certitude par vous, pour savoir quelle conduite tenir.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mon attachement respectueux.

(Hendaye, à bord du *Javelot*).

Pierre LOTI.

Loti avait été reçu sous la Coupole le 7 avril. Il rentre à Rochefort le 10 et va rejoindre son poste sur le *Javelot*, ancré sur la Bidassoa. Son discours de réception à l'Académie, où il attaquait Zola et le naturalisme, suscitait les polémiques dont cette lettre fait état.

[18 avril 1892]

Cher Monsieur,

Je suis bien ennuyeux, mais tant pis ! Je viens vous demander encore un petit conseil, puisque vous avez ma confiance. Voulez-vous me répondre par un oui ou un non sur une carte. Je viens de recevoir les vénérables discours verts, avec la vieille figure de Minerve dessus. Ils sont cinquante. Dois-je en envoyer à tous les académiciens, — ou seulement à ceux qui me plaisent ? —

Remerciements et bien respectueuses amitiés de votre

P. LOTI.

19 avril 1892

Cher confrère et ami. Oui, vous avez été très durement, très violemment attaqué... Mais comment vous en étonner ? Vous vous prononcez hautement contre le naturalisme dans votre discours et votre déclaration est bruyamment approuvée par la majorité de l'Académie et par la majorité du public qui assistait à votre réception. Et le lendemain vous écrivez votre lettre à Zola, laquelle lettre a mécontenté ceux qui vous avaient applaudi la veille, sans réussir à désarmer ceux que votre discours avait irrités... Et voilà pourquoi vous n'avez pas trouvé dans la presse de défenseurs contre ceux qui vous attaquaient. Il y a eu d'autres

imprudences. Votre discours publié chez Calmann-Lévy est différent du discours prononcé la veille.. Les maladresses voulues — ou non voulues — de certaines personnes qui sont, se croient ou se disent vos amis... Oh ! défiez-vous bien de l'amitié de ceux qui veulent écrire des chroniques à effet, briller dans les interviews et surtout, et par-dessus tout, soigner, ménager, entretenir leur popularité. Vous avez de ces amis-là, ils sont bien plus dangereux que vos ennemis... Si, au lieu de les consulter, vous aviez, avant votre lecture à la Commission, consulté ou Cherbuliez, ou Sully-Prudhomme ou Coppée, ou même moi, bien des tracas vous auraient été épargnés.

Mais laissons cela. Ce qui est arrivé est arrivé. Le mal est fait. Il n'est pas d'ailleurs aussi grand que vous le croyez. Tout s'efface et s'oublie vite à Paris. Déjà, depuis quatre ou cinq jours, il n'est plus question, plus du tout question, de l'affaire Loti.

Quant à l'Académie, n'ayez aucun souci de ce côté. C'est une vieille dame impassible âgée de 250 ans. Elle n'avait aucun moyen, aucun droit d'intervenir dans ces querelles. Elle en a vu bien d'autres, et sans s'en émouvoir plus qu'il ne convient. Vous trouverez, quand vous reviendrez à Paris, les mêmes mains tendues, les mêmes visages amis. Seulement, à l'avenir, je vous en prie, soyez prudent. Vous avez le pied marin et vous êtes plus à votre aise sur votre bateau que sur cette petite mer parisienne, plus agitée, plus périlleuse, plus perfide, plus semée d'écueils que tous les océans où vous avez couru... Nous aurons, si vous le voulez bien, quand vous viendrez à Paris, pour votre visite à M. Carnot, une conversation nécessaire. Je vous dirai alors avec une parfaite franchise bien des choses sur lesquelles vous avez, je crois, besoin d'être renseigné.

Croyez en attendant à tous les sentiments de cordiale amitié de

Votre tout dévoué
Ludovic Halévy.

P. S. — Je présente à Madame Loti mes respectueux hommages et ma femme lui envoie ses meilleurs souvenirs.

Vous recevrez en même temps que cette lettre un petit volume de moi qui vient de paraître. N'essayez pas de le lire. Ce sont de ces petits bavardages parisiens que vous ne pouvez pas aimer. J'ai hésité à vous l'envoyer, mais je ne peux pas ne pas vous l'offrir puisque je l'offre à tous mes amis et que vous êtes de ceux pour qui j'ai une bien sincère affection.

L. H.

[24 avril 92]

Cher monsieur et ami,

Merci de votre bonne lettre. Je m'étais laissé prendre à des racontars idiots, me disant l'Académie très mécontente de mon discours.

Ah ! je ne m'attendais pas à recevoir de la presse une pluie de roses, allez !

Ma lettre à Zola est la seule chose que j'ai faite sans prendre conseil de personne. Et permettez-moi de vous dire, puisque vous me défendiez un peu au besoin, que cette lettre a été bien mal comprise. Elle ne rétractait rien. Si je l'avais su là, je n'aurais pas lu ce passage, pour lui épargner de l'entendre applaudir ; du moment qu'il restait imprimé dans le discours, le monde entier l'aurait lu le soir même ; ma profession de foi et ma protestation demeuraient intactes — et cela me semblait plus courtois ainsi.

La publication de mon discours entier — qui du reste ne contenait en plus que la biographie de Feuillet, très inoffensive — m'avait été conseillée par Mézières, qui me paraissait bon pilote de la mer parisienne. Et vous le saviez aussi, puisque vous avez bien voulu me demander de vous en signer un. Je ne vois pas bien en quoi l'Académie pourrait m'en vouloir de cela. J'accepte avec joie les petits avis que vous me proposez de me donner au sujet des écueils de la susdite mer, et je vous remercie.

C'est sans doute une petite raillerie académique, votre recommandation de ne pas lire Karikari. Je l'ai reçu ce matin et je viens de l'achever ce soir, amusé et charmé tout le temps, par ce qu'il y a de discrètement spirituel d'un bout à l'autre du livre.

Ma femme me charge, pour Madame Halévy et pour vous, de ses plus sympathiques souvenirs ; j'y joins, pour vous deux, mon très affectueux respect.

Votre

P. Loti.

Toujours à propos du discours de réception à l'Académie. Le lendemain de la séance où, à l'insu de Loti, Zola assistait, celui-ci fut interviewé par *Le Figaro* (8 avril 1892). En réponse, Loti écrivit une lettre d'explications et d'excuses qui parut dans *Le Figaro* du lendemain. On sait que le texte officiel du discours présente quelques différences avec celui qui parut en librairie.

Kari-Kari, par Ludovic Halévy, venait d'être imprimé avec six autres nouvelles (Calmann-Lévy, 1892, in-18, 276 pages). L'édition originale illustrée avait paru en 1888 à la Librairie Conquet.

5 novembre 1892,

Cher Confrère et ami, je crois qu'il y a quelque intérêt pour vous à être mis au courant des choses académiques. La triple élection aura lieu dans la première quinzaine de février, après la réception de Lavisse. Vous viendrez certainement à Paris pour ces trois élections. Cela me paraît nécessaire. Je vous conseille de ne prendre aucun engagement formel avant votre arrivée à Paris. Il est sage de garder une certaine liberté. Voici — entre nous, confidentiellement — ce qui me paraît probable. Je crois que M. Berthelot aura le fauteuil de Renan et M. Thureau-Dangin le fauteuil de Camille Rousset. Il y aura bataille autour de Zola pour le troisième fauteuil. Et là, il est impossible de prévoir le résultat. C'est surtout pour le fauteuil de Renan que je vous demande de ne pas prendre d'engagement définitif. Je suis persuadé que vous

reconnaîtrez, quand vous serez à Paris, quand vous aurez causé avec les uns ou les autres, quand vous aurez enfin pris l'air de l'Académie, qu'il sera difficile de ne pas élire Berthelot qui était l'intime ami de Renan et qui est un homme tout à fait considérable.

Je lisais tout à l'heure dans *Le Journal* une interview où vous avez fait preuve de la plus rare prudence. J'ai eu plaisir à retrouver dans cet article un tableau de la jolie petite maison où vous nous avez fait un aimable accueil. Nous en avons gardé ma femme et moi un bien charmant souvenir. Ma femme envoie à Madame Loti ses plus affectueux compliments et je vous prie de croire à ma bien sincère amitié.

Ludovic HALÉVY.

10 novembre 92

Nos séances ont lieu le jeudi à trois heures. Il y a le mardi, pendant les mois de mars, avril et mai, des séances supplémentaires. Mais le jeudi est le jour régulier, le jour de toute l'année. Donc arrangez-vous pour être à Paris un jeudi et tout le monde sera charmé de vous voir, à commencer par votre tout dévoué

Ludovic HALÉVY.

29 décembre 1892

Cher confrère et ami. Je suis tout à votre disposition et de tout cœur.

Votre premier chapitre de l'*Exilée* est ravissant. J'étais à Venise il y a un an et j'ai été charmé de refaire grâce à vous une promenade en gondole.

Tous mes souhaits, toutes mes amitiés.

Ludovic HALÉVY.

Une Exilée, dont la première partie venait de paraître dans la *Nouvelle Revue* du 15 décembre 1892.

[Janvier 93]

Cher monsieur et ami,

C'est moi encore, pour vous envoyer les lettres de Porel annoncées. Et puis j'avais oublié de vous dire où je serais à Paris, pour y recevoir le suprême conseil que je vous demande au sujet de la commission ou bien du débat public.

Vendredi à 11 h. ou 11 h. 1/4, j'arriverai à l'Hôtel Lafontaine, 16 rue de Grenelle — toujours sous le nom de Daniel (plus que jamais dans la fosse aux lions). C'est là que je voudrais bien recevoir un mot de vous.

Encore mille pardons et veuillez agréer, cher monsieur, toute la reconnaissante affection de votre entièrement dévoué

P. LOTI.

Je vous envoie un de mes *Pêcheur* illustré. Vous comprenez, c'est une tentative de corruption, parce que vous allez être un de mes juges.

Lettre au sujet du différend Loti-Tiercelin qui devait se terminer par un procès (Voir au Cahier 10 l'étude de A. Roulier, *La collaboration Loti-Tiercelin-Ropartz*).

Le *Pêcheur d'Islande* que Loti envoyait à son correspondant était celui illustré par Rudaux et dont l'achevé d'imprimer est du 15 novembre 1892.

[Janvier 93]

Cher monsieur et ami,

Bien confus de la peine que je vous donne, profondément reconnaissant de ce que vous faites, je viens vous conter une ennuyeuse histoire. J'ai été très étourdi, mais moins peut-être que vous ne le pensez.

Vers 1887, M. Tiercelin, tout à fait inconnu de moi, me demande de faire une pièce avec mon *Pêcheur*, musique de M. Ropartz. J'accordai sans réfléchir, m'imaginant même, dans mon ignorance, qu'il s'agissait d'un drame lyrique. Un an après, paraît-il, M. Tiercelin m'envoya sa pièce ; c'est bien possible ; j'ai même un vague souvenir d'avoir vu arriver ses cahiers gris, mais je me gardai bien de les ouvrir et n'y pensai plus.

J'appris depuis, sans m'en inquiéter, que sa pièce, promenée de théâtre en théâtre, avait été partout refusée. Elle le fut en dernier lieu par Porel qui, au mois de juin 92, me donna l'idée de la récrire. Mais il y avait la partition Ropartz, représentant un gros travail et que j'avais scrupule à jeter bas. Porel me dit qu'elle pourrait être respectée, car la coupure générale et la charpente de la pièce Tiercelin étaient acceptables. Je fus ravi de cela d'autant plus que, n'ayant jamais fait de théâtre, je me croyais absolument incapable de bâtir une pièce. C'est alors que je me mis en rapport avec Tiercelin, lui proposant de récrire le tout sur sa propre charpente et que je signai avec lui un traité de collaboration. En signant ce traité, je m'imaginais, sur la foi de ce qui m'avait été dit, que le travail Tiercelin, que je n'avais toujours pas lu, avait une valeur quelconque de construction. J'écrivis à Tiercelin : pour ce nouveau traité, fixez vos droits d'auteur selon votre conscience. Il les fixa lui-même, j'acceptai sans discussion et depuis je n'ai jamais songé à lui contester ses droits — car vous savez que la question n'est pas là et que je ne lui conteste que la signature.

Il fut convenu avec Porel qu'il m'enverrait les actes l'un après l'autre avec ses réflexions et que je les récrirais à mesure. En recevant le premier, ma surprise fut extrême de le trouver si détestable. Et cependant c'était le moins mauvais de tous. Je récrivis, mettant autant que possible ce qui manquait, et m'efforçant de suivre les coupures des scènes (toujours pour respecter la partition).

En m'envoyant le second, Porel me dit qu'il n'y avait même plus moyen d'en maintenir la charpente, comme il l'avait cru d'abord, que c'était au-dessous de tout. Et ce fut bien pis encore quand nous arrivâmes aux derniers actes et à ce dénouement inénarrable, après lequel les spectateurs s'en vont sans avoir compris.

Donc c'était une pièce à refaire de fond en comble. Et je l'ai refaite en y mettant toute mon âme, comme je l'avais mise dans le livre. Je l'ai refaite seul, et vous savez de reste n'est-ce pas, qu'en bonne justice, j'ai tous les droits à la signer seul.

Tout ce que je viens de vous raconter est pour que vous sachiez qu'en signant ce traité (le second) avec Tiercelin, j'étais mal informé sur la nullité absolue de son travail. Cette histoire vous expliquera aussi comment il se fait que sa pièce et la mienne ont, au début, certains rapports.

Maintenant Tiercelin, d'après ce que je viens d'apprendre de lui, n'est peut-être pas le vulgaire et éhonté exploiteur que j'imaginais. Il est peut-être quelqu'un qui s'est buté, avec un entêtement breton, contre un mauvais procédé de ma part. Il est certain que j'aurais dû, quand je me suis vu forcé de tout recommencer, le lui dire directement à lui-même, lui exposer qu'il n'avait vraiment aucun titre à la signature et que les droits d'auteur devaient lui suffire. Je ne serais pas étonné de croire que, si je lui avais dit cela, dans une lettre raisonnable et courtoise, il aurait renoncé à une prétention d'autant plus absurde que tout le monde sait à présent, et qu'il a été le premier à déclarer dans une lettre publiée au *Matin*, qu'il n'y avait rien de lui dans la pièce.

Au lieu de lui écrire, comme j'aurais dû le faire, j'ai hésité, négligé ; j'ai chargé son ami Ropartz de le lui dire — et il ne lui a rien dit. Et un beau jour, brutalement, sans avoir été assez averti, Tiercelin s'est vu mettre à la porte du théâtre et de l'affiche. Entre nous, j'ai été là très mal conseillé par Porel, qui est un charmant homme, mais qui a manqué de forme vis-à-vis de Tiercelin qu'il considérait trop comme un vulgaire cuistre.

Cette lettre raisonnable, je l'ai écrite à Tiercelin il y a deux jours, avant de savoir que la commission allait se réunir ; elle n'a rien de compromettant pour moi, je vous assure, mais elle sera sans doute arrivée trop tard.

D'après ce que vous me dites ce matin, je demande vite à l'amiral une permission de 12 heures pour Paris ; si je l'obtiens, j'arrive vendredi et serai aussi conciliant que possible.

Maintenant que vous êtes à peu près renseigné, mon cher maître et ami, je vous demande un décisif conseil : dois-je m'en rapporter à votre petit tribunal de famille, ou aller jusqu'au débat public ? Je ferai aveuglément et avec reconnaissance ce que vous voudrez bien me conseiller.

Mille excuses, remerciements et respectueuses amitiés de votre

Pierre Loti.

Je vous envoie, sous pli recommandé, les lettres de Porel et ce que je retrouve de celles de Tiercelin.

(à suivre).

ISTANBUL 1953

(8e partie : Fin de l'enchantement)

Mercredi 19 août. — Ce matin, sur le quai de Top-Hané où je suis venu régler des questions de passage, ce hurlement de sirène m'a déchiré le cœur. C'est mon paquebot qui arrive. Il demande son poste d'accostage. Demain il m'engloutira dans ses flancs et ma vie turque prendra fin.

Est-il possible qu'il soit déjà si près de finir, mon séjour délicieux ?

Remontons bien vite à Stamboul pour errer encore tout un jour et tout revoir : les petits cafés et les mosquées, la vieille muraille et les grands cimetières, et la petite tombe où j'irai aujourd'hui et retournerai encore demain en visite suprême.

Heures solitaires, trop vite écoulées, alors que partout autour des mosquées on s'affaire à poser des guirlandes de lampes électriques et des faisceaux de projecteurs qui, ce soir, doivent tout illuminer pour le Bayram. Au delà de Sultan-Fâtih, dans les quartiers croulants, il n'est pas un humble minaret qui, à son faîte et tout autour de son balcon, ne reçoive quelques ampoules blanches et rouges pour la grande féerie de ce soir. Déjà des soldats turcs en armes forment les faisceaux sur la place de Beyazit, en vue des parades militaires qui, malgré la laïcisation de l'Etat, accompagnent encore les solennités religieuses.

En fin d'après-midi je vais à Yildiz, faire mes adieux au Président et à Mme Atabinen. Toujours de nombreuses personnalités, parmi lesquelles le très distingué Commandant du paquebot qui m'emportera demain.

A la nuit tombée, tout Stamboul s'est éclairé d'un coup pour le Bayram. Des myriades d'ampoules, serrées les unes contre les autres, dessinent les coupoles, les balcons et les pointes. Toutes les mosquées impériales sont illuminées par en dessous, d'un éclairage indirect qui les fait paraître plus grandes que nature. La Suleymanieh, énorme en plein jour, est devenue gigantesque. Ses murailles grises paraissent translucides. Au-dessus des maisons, restées noires par contraste, elle semble, invraisemblable montgolfière, prête à s'élever dans le ciel. Le spectacle, vu de mon quartier de Tépébachi, de cette terrasse des Petits-Champs d'où l'on domine la Corne d'Or et Stamboul, est réellement prodigieux.

Mais je ne saurais rester ici ; il me tarde d'aller me mêler à la vie nocturne de Stamboul en fête. Passé le Pont, la place d'Eminönü est noire de monde. Il n'y a plus une chaise libre à la devanture des cafés, ni un coin de marche inoccupé sur le perron de la Valideh djami. Même spectacle à Sultan-Ahmet et à Beyazit où il m'est difficile d'obtenir une place et un narghilé. Au bout d'une heure, je me lève et vais jusqu'à Schah-Zadé et Fâtih, parmi la foule en liesse. Les mosquées, m'explique-t-on, sont illuminées mais restent closes ce soir ; elles s'ouvriront demain à tous les croyants.

Je marche longtemps dans des avenues brillamment éclairées ou par de sombres ruelles. Et, invinciblement, ma pensée évoque certaine nuit de Bayram de l'automne de 1876, quand, parmi la féerie de costumes éclatants, sous la lumière étrange qui tombait des festons de veilleuses à huile, un jeune homme de 26 ans, costumé en Albanais, tarbouch en tête et poignard à la ceinture, faisait la même promenade romantique.

Il est fort avant dans la nuit quand je me décide à regagner mon gîte, alors que brûlent encore les girandoles.

Jeudi 20 *août.* — J'ai dormi tard, harassé de ma course nocturne. Je m'éveille, souhaitant pour ce dernier jour un temps funèbre, à l'image de mon regret. Mais non, le ciel est aussi lumineux et la brume légère plus dorée que jamais.

Il faut faire des valises, courir pour de menues emplettes, aller prendre congé d'aimables gens, régler la note de l'hôtel. Je suis moins à court d'argent que je l'avais craint. Tout payé, il me reste environ 75 livres turques. Je décide d'aller au Bazar, en vue d'une ultime tentative pour la lampe.

Auparavant, en tramway, j'irai une dernière fois à Top-Kapou dire adieu à la petite tombe. Mais, dans cette fièvre du départ proche, j'ai peine à retrouver l'émotion des jours précédents. Je me sens le cœur dur et garde les yeux secs et mon insensibilité me fait honte. Pourtant, je suis resté un long moment là-bas, avant de me donner à moi-même le signal du départ : la cueillette de ces deux dernières petites plantes que j'emporte. Je parcours une dernière fois l'allée cimentée, je franchis le portail et marche sur la route en direction de la grande muraille byzantine. Je me retourne encore vers les deux grands cyprès noirs. C'est fini, la porte de Top-Kapou m'a happé entre ses deux remparts. Adieu chère petite Hakidjé.....

Me revoici près du Grand Bazar, dans une rue que j'aime, celle des batteurs de cuivre. Ils sont là, dans leurs échoppes, tapant à vous assourdir, assis parmi le miroitement des aiguières, des plateaux et des vases. Tout me fait envie. Mes 75 livres me brûlent, j'éprouve comme un prurit de dépense. Il me faut bien de la volonté pour d'abord aller revoir *ma* lampe.

Dans la galerie sombre, il m'a vu venir, le vieux bonhomme immobile toujours perché sur son estrade. Arrivé à sa hauteur, je jette un regard concupiscent sur l'objet et dis : « *En son gün.* — C'est le dernier jour ». Il ne répond qu'un seul mot : « *Yüz* — Cent ». Cela a été dit presque dans mon dos. Je me retourne à peine, avec un geste d'impuissance : « *Bukadar param yok* — Je n'ai pas assez d'argent ».

C'est fini, Aladin malchanceux, je m'en vais. Je ne te posséderai jamais ô lampe merveilleuse. Je suis loin déjà. Ce cri l'ai-je bien entendu ? « *Yetmich* ! » Je reviens en courant et sors fébrilement ces soixante-dix livres qu'on me demande, pendant que le marchand me fait servir la

minuscule tasse de café et le verre d'eau de l'hospitalité turque... et des bonnes affaires conclues.

Accoudé à la rembarde du paquebot, je suis les préparatifs de l'appareillage. Beaucoup de monde sur le quai. Des gens venus accompagner ceux qui partent ; la famille de cette dame de Cuba qui, revenue après quarante ans dans sa Turquie natale, y a retrouvé une sœur laissée enfant et des neveux et petits-neveux encore jamais vus. Elle part en pleurant, sachant bien qu'elle ne reviendra plus.

Deux ou trois longs appels de sirène, des amarres larguées, un bouillonnement à l'arrière et, entre le quai et la muraille du navire, un fossé plein d'eau qui va s'élargissant. A la vieille dame, des menottes envoient des baisers et de petites voix enfantines crient : « Tante, tante, au revoir, bon voyage ». La vieille dame, *qui retourne à Cuba*, alternativement agite son mouchoir ou essuie ses yeux. Je la regarde et lui souris avec encouragement... parce que je suis moi-même au bord des larmes.

Mais comment être triste devant la magie du spectacle ? Stamboul illuminé, avec ses minarets, ses coupoles et ses dômes, s'élevant toujours dans le ciel en une vision inouïe qui semble d'un autre monde. Stamboul rayonnant qui, sur la Marmara, n'en finit plus d'apparaître dans la nuit. Et lorsque, après des heures, la Ville n'est plus qu'un halo à l'horizon de la mer, la mosquée de Soliman-le-Magnifique se dresse toujours, dominatrice, comme sur ces vieilles estampes cathares où, au sommet d'un pic inaccessible, dans les nuées, culmine un temple de rêve.

. . . . . .

O Turquie ! Révèle-moi le secret de ton enchantement. La splendeur de tes sites ne peut tout expliquer ; jai vu de par le monde d'autres éblouissantes merveilles.

O peuple turc ! resté hospitalier, honnête et bon, quel philtre d'éternelle amitié fais-tu boire à ceux qui, même pour un instant, viennent s'asseoir à ton foyer ?

Le Maître que nous vénérons y est venu il y a 77 ans et, pour l'amour de toi, pour l'amour d'une petite fille de ta race, t'est resté fidèle à jamais.

Tu l'acclamais, *Turquie agonisante*, cet « ami des bons et des mauvais jours », quand il revint vers toi après les sanglantes épreuves. Sentant venir la mort, ses dernières forces usées à ton service, il fit appeler son disciple préféré et lui fit jurer de continuer à t'aimer et défendre. Par delà la tombe, pour nous ses fervents, son message d'amour et le serment de fidélité vaudront — éternellement. Et pour l'amour de Lui, je t'aime.

Au revoir, *Turquie ressuscitée*, seconde patrie bien-aimée, je reviendrai vers ton rivage. Inch'Allah !

Mais si le destin contraire devait tromper mon attente, jamais je n'oublierai ces heures radieuses, ce temps béni, quand j'habitais le Bosphore.

Robert Guéneau.

VARIÉTÉS

LECTURES. NÉCROLOGIE. CORRESPONDANCE

Journal d'Istanbul (21 juillet 1955). — Une expédition archéologique norvégienne dirigée par Thor Heyerdahl — le héros du Kon-Tiki — s'embarquera en septembre pour le Pacifique, en vue d'une tentative pour percer le mystère de l'Ile de Pâques.

... L'expédition du Kon-Tiki a prouvé que les Indiens d'Amérique du Sud pouvaient accomplir de longues traversées océaniques à bord de radeaux de balsa... Sur l'Ile de Pâques, il est très peu probable qu'une petite communauté isolée ait pu atteindre toute seule un si haut degré de civilisation et décider soudain de sculpter par centaines ces énormes statues de pierre. Je ne serais guère surpris de découvrir, au cours des fouilles, des traces d'influence pré-Inca.

Rappelons que dès 1872, Julien Viaud, alors aspirant à bord de *La Flore*, a rapporté de l'Ile de Pâques une documentation abondante et de nombreux dessins. Nous espérons publier bientôt l'essentiel de cette importante contribution à l'étude de l'île mystérieuse.

La mort de Mme Catulle-Mendès. — Discrètement, Mme Catulle-Mendès s'en est allée. Elle avait épousé le poète en secondes noces. De son premier mariage, elle avait eu trois fils, dont Marcel Boussac.

Poétesse elle-même, elle laisse une œuvre abondante dont « Prière pour l'enfant mort », à la mémoire d'un fils tué en 1914 ; « Orlinda, cœur corse », « Les petites confidences », etc... Elle était restée un personnage de la Belle Epoque.

Rappelons que Mme Catulle-Mendès avait donné une conférence sur Pierre Loti, le 25 avril 1913, aux vendredis de « Fémina » ; Jusqu'à ses derniers jours elle fit partie de ce jury.

Peu de jours après son amie Jane Catulle-Mendès, Rosita s'est éteinte à Paris. Elle avait fondé un hebdomadaire indépendant « Rolet », politique, littéraire, théâtral et artistique, qu'elle dirigeait encore.

Le 28 septembre 1949, ce journal publia un article de Jean Courbeyre, *Pierre Loti et l'Ile d'Oléron*, qui se terminait ainsi : « ... *A marcher sur les routes tranquilles, dans les sentiers odorants de résine, on ne s'étonne plus que, voyageur fatigué d'avoir pris le monde pour thème, Pierre Loti ait choisi pour dernière escale l'ombre des maisons aussi blanches de chaux que les casbahs d'Algérie* ».

Rosita avait minutieusement visité l'Exposition du Centenaire de Pierre Loti à la Bibliothèque Nationale et, dans le numéro du 30 mars 1950 de « Rolet », avait donné ses impressions.

Docteur R. Bourriau.

Une lettre. — Les soucoupes et autres cigares volants semblent avoir définitivement déserté nos cieux, non sans avoir au passage tourneboulé pas mal de cervelles terriennes.

Puisque cet invraisemblable canular est désormais passé de mode, constatons qu'il a été l'occasion de pas mal de méchancetés aussi stupides que gratuites qui n'ont même pas (qui l'eût cru ?) épargné notre Association. Nous avons reçu en effet la lettre suivante :

Monsieur Robert Guéneau
Administrateur-délégué de l'Association
des Ennemis (*sic*) de Pierre Loti
3, avenue Octave-Gréard. Paris. France. TERRE (*resic*).

La rumeur cosmique m'ayant appris l'existence de votre Association internationale des Ennemis de Pierre Loti, reconnue d'utilité publique, je désire joindre mes efforts aux vôtres et donner à votre Association une extension interplanétaire en fondant un Comité Martien.

J'approuve votre entreprise, combien nécessaire, d'assainissement de la littérature terrestre, et je loue l'habileté de votre procédé. Mettre en évidence dans des Cahiers Pierre Loti l'esprit morbide et pernicieux de cet auteur, les traits démoralisants de son caractère, et laisser conclure vos lecteurs, n'est-ce pas le meilleur moyen pour étouffer rapidement les derniers bêlements du lotisme ?

Je suis l'un des rares Martiens — vous l'apprendrez sans doute avec plaisir — qui possèdent (sic) *des renseignements de première main sur votre petit Loti. En effet, mon grand-oncle se souvient parfaitement d'une certaine nuit étoilée où, traversant l'Atlantique à bord de sa canule volante (modèle temporairement abandonné par les snobs au profit du cigare, mais auquel on reviendra parce que moins coûteux pour un plus long usage) donc traversant l'Atlantique, il survola une frégate, quelque part entre Pernambouc et Tombouctou. Glissant le regard indiscret de son radar de poche entre la trinquette et le petit cacatois de ce navire, il aperçut... qui ? Je vous le donne en mille... Pierre Loti en personne. Et quoique Loti ne fût encore qu'un jeune Viaud, il s'adonnait déjà comme un grand, à ces jeux moins martiaux que marsupiaux, qui font si mauvaise réputation aux marins, et très injustement, parmi les Eléphants.*

Est-ce péché véniel sur Terre ? Vous n'en faites pas état dans vos activités antilotistes. Et l'omission de ce caractère profond de Loti me trouble un peu. J'espère que vous me rassurerez sur ce point en m'envoyant le complément de documentation dont j'ai besoin sur votre Association. Nous avons aussi sur Mars, il faut l'avouer, un certain Lithos Loto, qui était un peu comme le pendant, si j'ose dire de votre Pierre Loti. Les plus effrontés de ses acolytes tentèrent de faire donner son nom à un canal. En vain heureusement.

Votre grande et belle Association me plaît aussi par la noble solidarité qui lie ses membres. Chez vous, m'a-t-on dit, point de ces rivalités mesquines et médisantes, de ces susceptibilités excessives entre combattants pour une même cause, si fréquentes, hélas ! dans les Associations Terriennes.

Je vous en prie, faites-moi parvenir des bulletins d'adhésion. Et accueillez bien, Monsieur l'Administrateur délégué, mes salutations Martiennes les plus éthérées.

KROKUS IROKOAS.

Cette petite saleté, que nous publions pour l'édification de nos amis, ne venait pas d'une planète ; elle est sortie d'une poubelle parisienne. Nous l'y rejetons... avec des pincettes.

Le Gérant : Robert GUÉNEAU.

1980. — Imprimerie JOUVE, 15, rue Racine, Paris. — 12-55

SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous pouvons procurer toutes les œuvres de Pierre Loti encore éditées (*voir la liste en page 4 de la couverture*). En outre nous nous chargeons de la recherche de tous les ouvrages de ou sur Pierre Loti. Cette recherche est gratuite pour nos adhérents.

Nous pouvons procurer immédiatement (volumes neufs) :

Pierre Loti. *Lettre à Madame Adam*	150 fr.
Dr Henri-Marchand. *En relisant Loti* (220 p.)	400 fr.
René Maurice. *En marge d'Aziyadé* (64 p. illustré)	150 fr.
Francis Gutton. *A la recherche du bonheur* (60 p.) vendu au profit de l'Œuvre Ch. de Foucauld	200 fr.
Wesley Bird. *Loti, correspondant et dessinateur* (76 planches hors-texte)	1.000 fr.
Pierre Briquet. *Loti et l'Orient* (610 p.)	785 fr.
G. Ekström. *Evasions et désespérances de Loti*	700 fr.
Cahiers Pierre Loti. La collection des 10 premiers numéros	1.000 fr.
Bulletin de l'Association (1950-51) ensemble de 7 fascicules (sur 8)	280 fr.
La Revue Maritime, numéro spécial du Centenaire	100 fr.

Nous disposons actuellement d'occasion :

L. Stern. *Pierre Loti et Carmen Sylva*	100 fr.
Claude Farrère. *Loti*	100 fr.
Pierre Loti. *Jérusalem* (édition Nelson)	125 fr.
— *L'Horreur allemande*	80 fr.
— *Fleurs d'ennui*	150 fr.
— *Mon frère Yves*	200 fr.
— *La mort de Philae* (dos factice)	80 fr.
— *Ramuntcho* (sur vélin)	250 fr.

(Tous ces prix s'entendent port en sus).

Vous pouvez faire un magnifique cadeau d'étrennes en offrant :

Pierre Loti. *Madame Chrysanthème.* Editions Jean Landru, 1950, in-8° carré (252 pages) sur alfa de France (exemplaires numérotés). Illustré par M. A. Roberts, bandeaux, culs-de-lampe et 8 hors-texte en couleurs ..... 900 fr.

100 *dessins de Pierre Loti commentés par Claude Farrère.* Editions Arrault, 1948, in-4° (21 × 29), 215 pages. Au lieu de 2.500 fr. ..... 1.000 fr.

(pour l'envoi recommandé de chacun de ces ouvrages ajouter 95 fr.).

ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

3, Rue Auber — PARIS

ŒUVRES DE PIERRE LOTI

COLLECTION « LE ZODIAQUE »

Aziyadé, roman	318 fr.
Les Désenchantées, roman	318 fr.
Madame Chrysanthème, roman	318 fr.
Le mariage de Loti, roman	318 fr.
Matelot, roman	318 fr.
Mon frère Yves, roman	318 fr.
Pages choisies	318 fr.
Pêcheur d'Islande, roman	318 fr.
Ramuntcho, roman	318 fr.
Le roman d'un enfant	318 fr.
Le roman d'un Spahi	318 fr.
Quelques aspects du vertige mondial	270 fr.